



© Alice Piemme

DOSSIER DE PRESSE

Marche salope

Céline Chariot | Jean-Baptiste Szezot

21.05 > 25.05.24



CONTACT PRESSE

Luana Staes

+32 476 04 57 87

luana.staes@theatre-martyrs.be

Sommaire

Le spectacle	3
Note d'intention	4
Entretien avec Céline Chariot.....	5
Photos du spectacle.....	8
Extraits de presse.....	10
Extraits du texte.....	11
Biographies.....	12
Générique.....	13

Le spectacle

Avec *Marche salope**, Céline Chariot aborde le sujet du viol, interrogeant le mutisme qui entoure les agressions sexuelles. « La vraie question n'est pas de savoir pourquoi je parle, mais pourquoi je n'ai pas parlé » écrit-elle. Aujourd'hui, elle part de constats et de statistiques, pas d'une colère irrationnelle ; elle ne veut ni écrire de fiction édulcorée, ni chercher à raconter l'histoire des femmes et encore moins la sienne, ni à brûler les hommes, ni à faire justice.

En reconstituant une scène de crime, par le biais d'un geste accessible, fort, documenté et poétique, travaillant à un acte artistique qui puisse révéler une certaine beauté tout en pouvant transcender la douleur de gestes passés, Céline Chariot, qui n'est ni danseuse, ni actrice, mais photographe, aborde le viol via le regard, via des sensations qui ont pour but la réflexion, et rappelle que dans cette transgression odieuse qu'est le viol, le crime n'est pas uniquement celui du violeur mais surtout celui d'un corps social qui pointe la victime comme responsable de son sort.

Dans une forme originale où se mêlent texte, performance, silence, regard, reconstitution du réel et onirisme, le spectacle invite puissamment à la transformation des traumatismes du passé en une puissante frénésie d'en finir avec les inégalités de genre.

*La Slutwalk, ou « Marche des salopes », est une marche de protestation née en avril 2011 au Canada après qu'un officier de police ait déclaré : « Si vous voulez éviter de vous faire violer, il faut éviter de s'habiller comme une salope ».

Note d'intention

Le silence peut faire du bruit si on décide de tendre l'oreille. Faisons parler le silence, écoutons-le. J'aborde un sujet qui me touche : Le viol. Après 20 ans, j'ai décidé de parler. J'ai crié en silence si longtemps mais personne ne m'a entendue. La vraie question n'est pas de savoir pourquoi je parle, mais pourquoi je n'ai pas parlé. Aujourd'hui, je pars de constats. Pas d'une colère irrationnelle. Je pars de statistiques. Je ne veux pas écrire une fiction édulcorée. Je ne cherche pas à raconter l'histoire des femmes et encore moins la mienne, je ne cherche pas à brûler les hommes, je ne cherche pas à faire Justice, je ne suis pas une spécialiste de la pensée féministe. Je m'interroge et ai la volonté, par le regard, de poser un acte accessible, fort, documenté et poétique.

Comme Simone de Beauvoir l'écrivait : « Nommer, c'est dévoiler. Et dévoiler, c'est déjà agir. » Ce projet peut être vu comme un acte de résistance poétique. Je cherche une poésie vivante pour agir par le sensible contre la violence, une action réelle qui puisse déplacer les lignes, faire basculer le plan, faire osciller la norme.

Il y a une nécessité à trouver une expression pour ne pas céder à l'anesthésie, la peur ou la pétrification et créer des connexions vivantes. Travailler à un acte artistique qui puisse révéler une certaine beauté tout en pouvant transcender la douleur de gestes passés. Les circonstances actuelles exigent de moi de créer une forme d'expression en résonance avec un état.

Défaire, décadrer, sentir, vivre, agir !

Un engagement esthétique, qui engage la sensibilité, un engagement poétique, éthique que je souhaite radical.

Créer un espace, s'installer dans l'intime, le vécu, laisser une place à la vision de la femme, représenter son point de vue sur un sujet dont elle est la principale victime.

L'approche que j'aborde avec ce sujet n'est pas une approche thérapeutique, je ne souhaite pas parler du statut de victime et encore moins être dans une simple dénonciation de fait. J'aborde le viol via un regard, via des sensations qui ont pour but la réflexion.

Dire « J'ai été victime » doit être vu comme un geste fort, c'est un geste de revendication.

Être victime, ce n'est pas être faible, c'est avoir été flouée par une personne qui, en abusant de son pouvoir et de sa soi-disant supériorité, se trouve être l'auteur d'actes odieux.

Ce n'est pas parce que le viol est le seul crime, où la victime est presque traitée en accusée et responsable, qu'être victime doit être vu comme un aveu de faiblesse.

Cette performance est une réelle tentative de renverser et remettre les choses dans l'ordre, d'aborder le viol comme il est rarement représenté.

Cette vision peut déstabiliser, dans l'espoir de peut-être un jour sortir du discours phallogocentrique.

En tant que femme, je m'oblige à l'engagement et à la lutte, et dorénavant, plus jamais à la passivité.

Vu qu'il m'est impossible de faire une mise à zéro de ma mémoire, il ne me reste qu'à m'en servir pour faire bouger les lignes.

Il n'est jamais trop tôt pour réagir, jamais trop tard pour être libre. Ne pas se résigner, voilà tout.

Et transformer les traumatismes du passé en une puissante frénésie d'en finir avec les inégalités de genre.

Céline Chariot

Entretien avec Céline Chariot

Peux-tu m'expliquer le choix du titre du spectacle ?

Le titre « Marche Salope » vient d'un fait divers. En 2011, à Toronto, deux adolescentes portent plainte pour viol. L'agent de police qui reçoit leur déposition a déclaré que : « Pour éviter de se faire violer, il fallait éviter de s'habiller comme des salopes ». De là, naissent les *Slut Walks*, les « Marches de Salopes ». C'est un mouvement féministe qui s'est pas mal étendu aux États-Unis, au Canada, très peu en Europe. Leur slogan principal était : « Ne nous dites pas comment nous habiller, dites-leur de ne pas violer ».

Le spectacle se base sur une recherche documentaire importante. Au point de départ, il y a des sujets d'actualité, des statistiques, des chiffres ainsi que des références à des concepts neurologiques complexes. Pourquoi as-tu décidé d'opter pour cette approche scientifique pour parler du viol ?

C'est une bonne question. Je voulais parler de ce qu'on appelle l'amnésie traumatique associée au viol. On sait que les histoires singulières sont pareilles à des puzzles, avec plein de petites pièces. Il faut juste arriver à refaire des assemblages pour reconstituer la mémoire ; c'est assez chirurgical comme travail. Même la victime ne sait pas ce qui arrive. Je n'avais jamais entendu parler de ça auparavant. Cela a pris un an pour que je me dise : « En fait, ce que je vis, ce sont des souvenirs qui reviennent. Je suis en train de revivre une scène dont maintenant je me souviens. Je vais aller me faire prendre en charge dans un service ». Et puis, j'ai appris ce terme d'amnésie traumatique que je ne connaissais pas du tout. J'étais un peu dans cette dynamique d'analyse, où j'avais un besoin de comprendre techniquement ce qui arrive à une victime, ce qui m'arrive. Comprendre les aspects biologiques, psychologiques et juridiques était nécessaire. C'est comme ça que j'ai voulu aborder le viol. Pour cela, j'ai réellement tout décortiqué de A à Z. J'ai interviewé des spécialistes. Les dialogues qu'on retrouve dans *Marche Salope* sont retranscrits mot pour mot depuis des interviews que j'ai menées avec des juristes. Et tout a été relu par des membres du corps médical, pour ce qui concerne spécifiquement l'amnésie traumatique. J'ai également beaucoup lu le travail de Muriel Salmona, une grande thérapeute française qui a mené une étude considérable sur l'amnésie traumatique. Elle a étudié en particulier des cas de personnes ayant vécu des guerres et qui avaient perdu tout souvenir des traumatismes subis. Elle met en évidence les liens entre les traumatismes subis par celles-ci et les victimes de viols, principalement les victimes mineures.

Tu définis le spectacle comme un acte de résistance poétique. Qu'entends-tu par-là ?

Personnellement, le milieu théâtral ne m'est pas familier. Ce n'est pas un milieu dans lequel je me sens à l'aise. *Marche Salope* est un outil pour moi. C'est une manière de pouvoir aborder la question du viol, via le milieu théâtral, que ce soit en me rendant dans les écoles pour parler aux plus jeunes, en étant invitée dans les médias, etc. À chaque fois qu'on en parle, c'est gagné. Chaque personne dans le public, même s'il n'y en a que trois, compte. Je vois vraiment cela comme un acte de résistance purement militant. Même si quand on regarde *Marche Salope*, ce n'est pas du tout ce que ça reflète. Et je ne le voulais pas. Je voulais que ça reste un spectacle poétique et doux pour aborder quelque chose de violent.

Comme tu le dis, tu n'es pas du tout issue du milieu des arts de la scène. Qu'est ce qui t'a poussée à y entrer pour parler de ce sujet et créer ce spectacle ?

J'ai commencé à faire de la recherche sur le viol, et il y avait vraiment quelque chose qui me manquait. Il y a énormément de livres, de documentaires, de podcasts, etc. Mais en art vivant, il y a très peu de représentation du viol. Et moi, en tant que victime, je ne trouvais rien, ou alors c'étaient des approches très victimaires avec lesquelles je n'accroche pas trop. Je voulais qu'il y ait quelque chose de vivant dans la représentation du viol, que le public soit face à quelqu'un en chair et en os.

Avec le théâtre, on n'a pas un casque ou un écran qui coupe le contact, qui met une distance. Je voulais que les gens soient assis et qu'il y ait toute une performance sur le regard entre eux et moi.

Le fait d'être face à ce public, en chair et en os, est un aspect primordial du spectacle. Mais tu ne t'adresses pas directement à ce public. Tu passes par l'utilisation de la voix off. Pourquoi avoir fait ce choix ?

C'est assez drôle cette question parce que souvent les gens me disent : « Mais tu ne t'exprimes pas dans *Marche Salope* ». Au contraire ! Bien sûr que je m'exprime. C'est vrai que je fais plutôt de l'art visuel, donc je me sens beaucoup plus à l'aise dans l'expression avec l'image ou dans l'écriture. Mais les voix off disent mon texte. C'est moi qui m'exprime. Le fait que je ne parle pas directement pendant le spectacle permet d'aborder la question du mutisme des victimes. On sait qu'il y a seulement 10% des femmes qui portent plainte. Ça fait écho au silence et à la honte qui entourent les victimes.

Qu'est-ce que ça change dans ton rapport au public de devoir rester muette vis-à-vis des spectateur-ric-e-s ?

Je trouve ça hyper fort. J'ai l'impression de communiquer beaucoup plus, juste en regardant les gens. Le spectacle s'ouvre sur moi qui regarde directement le public pendant dix minutes. Et je sais que les gens se disent : « Ouh la la, dans quoi est-ce qu'on part ? Ça va être l'horreur ». Mais je sais qu'après quelques minutes, les gens s'y habituent et trouvent ça intéressant d'être interrogés juste avec un regard. Généralement, on ne prend pas ou plus le temps de se regarder. J'adore faire ça. Les gens n'ont pas l'habitude et ça les déroute.

Je suis photographe, donc je passe mon temps à observer ce qui se passe autour de moi. Je ne parle pas vraiment du viol dans cette première partie, je l'annonce tout à la fin, en disant clairement : « Je vais vous parler du viol ». Ce sont d'abord juste des questions, des pensées qui nous traversent l'esprit et qui sont portées par des voix off. Et moi je ne fais que regarder les gens et je trouve qu'il y a un dialogue beaucoup plus fort que si c'était moi qui leur donnais le texte.

Comme tu viens de le mentionner, tu es photographe de profession. Tu es plus à l'aise avec les images et tu penses les choses de manière visuelle. Est-ce que c'était le cas pour le spectacle ?

Oui, les images étaient là très tôt, de manière très précise. Par exemple, pour la reconstitution de la scène de crime, tout était très précis dans ma tête, parce que, quand je parle des odeurs, d'une sensation, d'une ombre de BD, des cheveux, ce sont mes propres souvenirs. On a tous des souvenirs très différents, parfois des souvenirs d'ambiance ou des souvenirs plus larges. Mais vraiment le viol en lui-même, on pourrait l'oublier. Ne pas savoir où on est, mais savoir le nombre de mégots qu'il y avait dans le cendrier à côté de notre tête. C'est une mémoire très particulière qui s'attarde sur des objets, des sensations ou des odeurs. On ne l'explique pas trop. C'était ma première scénographie mais je n'ai pas trop réfléchi. C'était complètement naturel. J'avais tout imaginé. Et puis, on n'est pas très loin de la photographie. C'est juste que c'est en 3D, c'est une composition d'images.

Peux-tu me parler de l'univers sonore et musical du spectacle ?

J'ai un passé de musicienne. Jusqu'à mes dix-huit ans, j'ai fait énormément de musique. Le son avait donc beaucoup d'importance pour moi. Dans les sons de *Marche Salope*, je me suis pas mal inspirée de Brigitte Fontaine et de son ex-compagnon Areski Belkacem.

Et même pour le rythme des voix, j'avais des idées très précises. On a réenregistré plein de fois en studio. Pour la flûtiste, j'avais des demandes très précises. J'ai dit : « Là je veux entendre une huître qui vole ». Donc on a fait beaucoup d'essais de flûtes durant une journée. C'était chouette d'arriver à trouver des gens qui sont ouverts à la nécessité de retranscrire via du son, une image. C'est ça qui guide l'art vivant pour moi. Une photo, ça ne fait pas de son. Ici, je peux avoir du son, des images. Et je m'éclate.

En parlant du spectacle, tu dis : « La vraie question n'est pas de savoir pourquoi je parle, mais pourquoi je n'ai pas parlé ». Tu peux m'en dire un peu plus sur cette citation ?

Cette question est intéressante, se demander : « Pourquoi est-ce qu'on ne parle pas ? ». En réalité, c'est toute la culture du viol et la honte des victimes que je remets en question. Tout est inversé dans la culpabilisation des victimes : si on s'est fait violer, c'est parce qu'on était saoule, qu'on était habillée sexy ou bien parce qu'on est rentrée seule... Ainsi toute la culpabilité est toujours renversée, et c'est très compliqué à comprendre. La victime est vraiment tout le temps coupable de tout, à la limite elle est coupable de son propre viol. C'est elle qui l'a sollicité. Et c'est pareil lorsqu'on décide de parler. C'est très compliqué de le faire parce qu'on se fait de toute façon accuser. C'est une des premières réactions que j'ai eues : « Pourquoi tu n'as pas parlé plus tôt ? ». Parler de l'amnésie traumatique de cette manière permet de transformer la douleur en force. Ça permet enfin de se dire : « C'est pas cool, mais maintenant je vais l'utiliser comme un outil de lutte ». Même si je ne raconte pas exactement mon histoire, je l'utilise vraiment comme tremplin. Je ne fais plus que ça maintenant. Je suis une grande militante. Je ne vis pratiquement plus que pour défendre les droits des femmes de manière générale.

Dans tes activités militantes, tu organises également des ateliers de collages féministes. Peux-tu m'expliquer le principe ?

Le collage féministe est un moyen d'expression où on utilise l'espace public pour se le réapproprier, pour faire passer des messages féministes. À la base, c'est vraiment une esthétique. Initialement ces feuilles A4 blanches avec des lettres noires étaient utilisées pour dénoncer les féminicides. Cela a commencé en 2019 à Marseille. Et puis, c'est sorti peu à peu de la thématique du féminicide pour se tourner vers tous les problèmes sexistes de la société patriarcale. On colle des slogans qu'on écrit en fonction de l'actualité, en fonction de ce qui se passe dans notre ville ou dans le monde, en coordination avec d'autres colleuses. Avec les réseaux sociaux, on a la chance de pouvoir communiquer très facilement d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre. Grâce à ça, on soutient d'autres femmes, et il y a une sorte de réseau de grande sororité entre les colleuses.

C'est très libérateur d'écrire une phrase et de coller, et de se dire qu'elle va être lue par des gens qu'on ne connaît pas. On sait que les collages sont vite arrachés, mais on les prend toujours en photo, et elles vivent beaucoup plus longtemps sur les réseaux sociaux. J'aime également le faire dans le cadre d'animations scolaires. Pour les jeunes et les ados auxquels on demande peu souvent leur avis, ça permet de leur créer un espace pour s'exprimer. En plus, parler avec eux des rapports sexuels et du consentement avant les premiers rapports, est primordial.

C'est donc ta première expérience sur un plateau de théâtre. Comment l'as-tu ressentie quand t'as dû monter sur scène pour la première fois ?

Franchement, je n'étais pas du tout stressée. Quand on a subi une amnésie traumatique, on a vraiment l'impression qu'on a failli y passer. Franchement, allez faire *Marche Salope* après ça, c'est super facile !

Est-ce que tu as envie de retenter l'expérience théâtrale avec un nouveau spectacle ?

On me pose beaucoup la question. Il y a beaucoup d'attente. C'est possible disons ! Je travaille avec d'autres collectifs pour le moment, mais plutôt au niveau international. On écrit mais je ne sais pas du tout vers quoi ça va aller. Ce sera pour aller vers un public de toute façon, mais peut-être pas forcément sous la forme d'un spectacle. Je m'en fous un peu des formes, du médium. Souvent, on cloisonne les artistes : « Toi, tu es créateur lumière. Toi, tu es metteur en scène ou autrice ou metteuse en scène ou photographe ». Je trouve qu'on peut être tout ça à la fois, en fonction du sujet qu'on veut aborder.

Photos du spectacle

Les visuels et teasers du spectacle seront disponibles sur notre site internet : <http://theatre-martyrs.be/>

© Alice Piemme





Extraits de presse

« Mis en scène en étroite collaboration avec Jean-Baptiste Szezot, le spectacle brille par l'équilibre – subtil et permanent – que la jeune femme cultive entre faits objectifs et objet esthétique. Son œil de plasticienne n'y est pas étranger, qui compose des tableaux comme elle cadre ses photos : avec acuité, humilité, et à l'écoute des personnalités alentour sans gommer la sienne. »

- Marie Baudet, *La Libre-*

« Une réussite totale où la poésie n'élude jamais le réel mais permet au contraire d'en approcher toute la complexité. »

- Jean-Marie Wynants, *Le Soir-*

« Pour une première incursion dans le monde des arts vivants, la photographe Céline Chariot fait montre d'une maîtrise de l'esthétisme et de la sobriété. Chaque mot, chaque geste, a du sens et de la force pour reconstituer, lentement, pas à pas, les événements que la mémoire avait occultés. Forme hybride entre théâtre documentaire et objet visuel, troublant, subtil et poétique, « Marche salope » affronte les choses que l'on ne veut pas voir, comme l'amnésie délibérée et le silence complice. »

- Didier Béclard, *Demandez le programme-*

« "Marche salope" est une plongée en eau trouble dans "Le Monde du silence". Un monde ambivalent, à la fois violent ("le silence est assourdissant" dit-on souvent dans ces affaires) et doux, qui laisse sa place au corps, aux regards, aux battements du cœur, au souffle, à nos voix intérieures... »

- Tania Markovic, *RTBF-*

« Céline Chariot nous emporte dans un tourbillon d'émotions et de sensations, sans dire un mot ! Durant une quarantaine de minutes, elle joue avec des voix enregistrées et une mise en scène onirique (et parfois drôle !) pour parler d'un sujet glaçant : le viol et l'amnésie traumatique. Essentiel et magnifique. »

- Julie, *Femmes d'aujourd'hui-*

Extraits du texte

La voix que vous entendez n'est pas la voix de moi parlant, c'est une voix que j'ai choisie, c'est important de pouvoir choisir.

Choisir...

Je n'ai pas parlé depuis 20 ans.

Le silence affecte tout le monde en fin de compte.

Ce qui est étrange, c'est que je me considère pas comme une silencieuse.

Trouver sa voix sans émettre un son.

C'est pas ordinaire.

J'écris et la voix que j'ai choisie émet les sons pour qu'ils soient audibles.

Ça donne la possibilité de faire résonner des voix que l'on entend pas ou que l'on ne veut pas entendre.

J'ai écouté beaucoup de voix pour finalement choisir celle-ci.

Une voix douce, réconfortante, forte.

Ce n'est pas ma voix que vous entendez mais c'est moi qui parle.

Longtemps, mes organes ont été animés par un autre, ce n'était pas moi qui parlais, pas moi quoi bougeait, même pas moi qui pensait.

Ce n'était pas vraiment moi.

Là, la voix que vous entendez n'est pas la mienne, certes

Mais cette voix, je l'ai choisie, toute seule.

Biographies



Céline CHARIOT
(Texte, jeu & mise en scène)

Lauréate de l'ESA Saint-Luc en 2007, Céline Chariot pratique la photographie sous des formes très variées allant de la photo de spectacle au reportage. Elle a eu l'occasion notamment de réaliser un reportage autour de Tchernobyl, une immersion dans un bidonville tzigane en Roumanie, une carte blanche à Conakry en Guinée dans le cadre d'un festival d'écriture contemporaine. Prochainement, elle réalisera un travail de performance en binôme, photographe/poète, aux « Nuits de la Poésie » de Cotonou au Bénin. Elle réalise également un travail de portraits de femmes à travers le monde depuis 14 ans. Ce travail veut briser les représentations de la Femme poupée et/ou objet que les boîtes de publicité s'affairent à bombarder partout tout le temps et qui, finissant par s'ancrer dans les mentalités, cadenas la Femme à un moyen d'exciter nos besoins de consommation. Ce

projet n'a pas de date de fin. Il veut continuer à montrer la Femme dans son quotidien, authentique et unique en son genre, en tout temps, tous lieux, toutes cultures et âges confondus. Depuis 2015, elle accompagne des compagnies de théâtre sur la fin de leur création afin qu'elles puissent avoir quelques photos de spectacle pour la presse et leurs dossiers de diffusion. Elle a travaillé à plusieurs reprises pour Le Théâtre National Wallonie-Bruxelles et les compagnies La Brute, Que Faire ?, De Speelman (Bruno Vanden Broeke), Wirikuta, Raoul collectif, Espèce de... La photographie l'a toujours fascinée par sa capacité de fixation. Cette technique permettant d'enregistrer une image grâce à la lumière, capture un instant pour l'éternité. C'est son médium, un moyen d'expression féroce, un témoin de ce qui nous entoure, un angle d'attaque. Jusqu'à présent, elle a toujours traité ses sujets grâce à la photographie. Via le projet « Marche salope » elle se lance dans le spectacle vivant pour la première fois. Cette fois-ci, la photographie lui paraissait, à elle seule, insuffisante pour servir le projet pour traiter le sujet qu'elle voulait aborder. Le viol.



**Jean-Baptiste
SZEZOT**
(Mise en scène)

Jean-Baptiste est belge et a étudié au Conservatoire de Liège (ESACT). Acteur, il fait partie du Raoul collectif, avec lequel il crée plusieurs spectacles dont les tournées se déploient en Belgique, France, Allemagne, Corée du Sud, à l'île de la Réunion, en Suisse, en Canada, au Portugal... : *Le Signal du promeneur* (création et tournée 2011-2014), *Rumeur et petits jours* (2015 - Mons Festival au Carré et Festival In d'Avignon-Cloître des Carmes), et récemment *Une cérémonie*, créé en 2020 et en tournée depuis. Il a joué aussi dans *Comment mourir vite et sans souffrance* de Shanti Shanti, *L'indigène* de F. X. Kroetz, mise en scène de Nathalie Mauger (2011), *Les jumeaux vénitiens* de Carlo Goldoni, mise en scène de Mathias Simons (Belgique, Suisse), *Buzz* du RAMDAMcollectif (2013, Belgique), *Shitz* d'Hanokh Levin, mise en scène de David Strosberg (2016, Belgique, France), *Lucio Silla* (2017, Opéra de la Monnaie, Bruxelles), *Comme un poisson dans l'eau, dans un bocal*, mise en scène du 40^e spectacle de la Cie du Grandgousier (2018), *België ondertiteld /La Belgique sous-titrée*, production du BRONKS (2019, tournée flamande).

Générique

TEXTE & JEU Céline Chariot

VOIX Anne-Marie Loop, Julie Remacle, Anja Tillberg

CRÉATION SONORE Maxime Glaude

LUMIÈRES Pierre Clément & Thibaut Beckers

FLÛTE Line Daenen

ARTISTE PLASTICIENNE Charlotte De Nayer

ACCESSOIRES & COSTUMES Marie-Hélène Balau

MISE EN SCÈNE Céline Chariot & Jean-Baptiste Szezot

UN SPECTACLE du FESTIVAL DE LIÈGE

PRODUCTION Festival de Liège

Avec le soutien du Collectif Co-legia de Prométhéa, de la Fédération Wallonie Bruxelles, de la Province de Liège, de Shanti Shanti asbl, du Théâtre National Wallonie-Bruxelles, du Théâtre des Doms.

Merci à : Planning familial le « 37 », Sébastien Foucault, Bérengère Deroux, Laurence Dieudonné.

DATES

Les représentations auront lieu du **21 au 25 mai 2024**.

Les mardis, mercredis et samedis à 19h00, et les jeudis et vendredis à 20h15.

RENCONTRE

Bord de scène **chaque jour à l'issue de la représentation**.

CONTACT PRESSE

Luana Staes

+32 476 04 57 87

luana.staes@theatre-martyrs.be